

Formules fixes recueillies à La Roche (Gruyère)

Autor(en): **Brodard, F.-X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **34 (1944)**

Heft 1

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Avant de terminer, il sied de dire encore que les Jeunesses d'entre Arve et Rhône se sont groupées depuis 1907 en une Fédération qui organise chaque année, au printemps, une fête populaire qui voit accourir la foule des amis de la ville et de la campagne, et à laquelle prennent part des représentants du Conseil d'Etat et du Grand Conseil, ainsi que les maires des communes de l'arrondissement. Certain dimanche, on y vit même un Conseiller fédéral! Cette fête est entrée, en somme, dans la tradition et si vous le voulez bien, nous en traiterons une autre fois.

Formules fixes.

Voici deux contributions qui traitent un aspect moins connu du folklore linguistique. Nos lecteurs voudront bien excuser le réalisme de certaines expressions; ce qui nous importe, c'est de leur montrer un reflet exact du langage vivant qui ne craint pas le terme juste. — Après les formules fribourgeoises, nous publions celles du Jura bernois qui figurent dans un travail manuscrit de M. Surdez sur le folklore infantin. Pour continuer cette étude de «psychologie régionale», nous serions heureux de recevoir des matériaux complémentaires provenant des autres parties de la Suisse romande. Réd.

Formules fixes recueillies à La Roche (Gruyère).

Par F.-X. Brodard, Estavayer.

Le parler populaire abonde en formules fixes. Je ne parle pas ici des proverbes et dictons, si nombreux que j'en ai recueilli plus de mille dans mon seul village de La Roche (Gruyère), ni même de ces savoureuses images dont fourmillent nos patois romands, mais de certaines formules toutes faites, immuables: réponses à certaines questions, attrapes, devinettes, plaisanteries, salutations et souhaits, imprécations et injures, bouts rimés badins ou narquois — voire épigrammes — avec ou sans mélodie ou mélodie, «empros» et formulettes accompagnant certains jeux.

J'ai pensé que ces formules intéresseraient nos lecteurs, et j'en ai glané dans mes souvenirs d'enfance une assez jolie gerbe. Je me bornerai, pour aujourd'hui, à parler des réponses à certaines questions indiscretes, des attrapes et des plaisanteries.

Réponses à certaines questions indiscretes.

On sait que le montagnard, volontiers curieux de ce qui se passe chez son voisin, est en revanche fort sobre en paroles quand il s'agit de ses propres affaires. On en devine la conséquence: c'est que certaines grandes personnes tâchent parfois de tirer les vers du nez d'un enfant. Le proverbe le dit d'ailleurs: *Avu dij infan, di fou è di chou, on n aprin tò chin k'on vā* «avec des enfants, des fous et des saouls, on apprend tout ce qu'on

veut». Mais souvent l'enfant n'est pas dupe, car ses parents l'ont dûment averti et lui ont dit ce qu'il avait à répondre si quelque indiscret lui posait certaines questions. Avant son départ pour faire telle commission, on lui a dit: *Chə tē dēmāndon yō tə vā, tə lou rēpondri: Tsārtchyī on lā / Pō mādjiyī lē kuryā* «si l'on te demande où tu vas, tu répondras: Chercher un loup pour manger les curieux». On le voit, la réponse, pour n'être pas des plus aimables, est rimée.

Il existe encore une autre réponse à cette question *Yō vā šò* «où vas-tu?»

A la katchyēr' ou mēsṛō «Au cabinet du métral,
Yō lē tchyivrè van ou tsó. où les chèvres vont au chaud».

La réponse ne date pas d'hier, car personne sinon les vieillards ne sait plus ce qu'est un métral; le mot n'a plus actuellement qu'un sens figuré: il s'applique à celui qui veut tout régenter. Les personnes de septante ans au moins savent encore que *mēsṛō* signifie «huissier».

On m'a cité une troisième réponse à la question *Yō vā šò*. Je ne sais si elle était d'un usage fréquent autrefois. Elle est du moins attestée dans un cas, et pour être sans aucune aménité, ne manque pas d'esprit. La voici:

Tsārtchyī d'l'avēna pō bayī a ta dōna, pāchkə vēyò prōu k'l a fi on·n ānò «chercher de l'avoine pour donner à ta mère, car je vois bien qu'elle a fait un âne». Evidemment qu'après avoir donné une telle réponse, on n'a plus qu'à... détaler au plus vite.

Si l'on est en famille et qu'on sorte pour se rendre aux toilettes, il arrive qu'on vous demande où l'on va. Comme il ne s'agit pas là d'une indiscretion délibérée mais d'un simple manque-à-touche, on répond poliment par cette périphrase que chacun comprend:

Yō lē dāmè van a pī «là où les dames vont à pied». Ou encore:

Yō tə pōu pā alā pōr mē «là où tu ne peux pas aller pour moi». Ou plus simplement encore:

A kōtchyè pā «quelque part». Cette réponse est si claire que lorsqu'on la donne pour ne pas dire où l'on va, le curieux vexé vous répond: *A kōtchyè pā l è a la katchyērə* «quelque part c'est au cabinet».

Il arrive qu'on demande aux enfants: *Tchyè kə fan vār vò?* «que fait-on chez vous?» ou encore *Tchyè kə t'ā jōu a goutā?* «qu'as-tu eu à dîner?» ou d'autres choses de ce genre. Il y a une réponse commode à toutes ces questions et autres semblables:

I kuryā, on lə lōu di pā, «Aux curieux on ne le (leur) dit pas,
Lè pā kuryā ceux qui ne sont pas curieux ne le
lə dēmāndon pā demandent pas».

Mon grand-père avait appris à ses enfants une réponse plus polie, mais non moins sibylline à la question *Tchyè kə t'á jōu a goutâ*. — *Dij ōuyâ kouè ou là* «des „ouillas“ cuits au saindoux». L'interrogateur demeurerait toujours pantois devant cette réponse, ignorant ce qu'étaient ces fameux «ouillas», sorte de beignets que vendait à Fribourg, il y a environ cinquante ans, une marchande ambulante qui, son panier au bras, criait ainsi sa marchandise: *ōuyâ, ōuyâ, ōuyâ*. D'où ce nom mystérieux, donné aux fameux beignets, qui ne se faisaient qu'à la ville, me dit ma mère.

Il y a encore une autre réponse à cette question, réponse qui sert également dans maintes autres circonstances:

Tè fō sə lə chavi vouè? «te faut-il le savoir aujourd'hui?» — *Vouè* «oui», répond le curieux. — *È bin, tè dəri dèman* «eh bien, répartit le malin, je te (le) dirai demain». Il arrivait même que le curieux, doublé d'un naïf, revînt à la charge le lendemain. On ne manquait pas de lui répondre alors: *T'è də kə lə tè dəré dèman* «je t'ai dit que je te le dirais demain». On le voit, c'est l'histoire de «Demain on raserá gratis».

Certains gens fort susceptibles ne supportent pas qu'on les dévisage trop attentivement. Ils demandent donc sur un ton aigre-doux à ceux qui les toisent: *Tchyè kə tə mè vouètè?* «que me regardes-tu?» — *Òra bon, on tsin vouètè bin on-n èvètchyè*, répond alors le curieux examinateur, sans avoir l'air d'y toucher: «eh quoi, un chien regarde bien un évêque». Donc . . .

Il arrive même que le toisé dise, énervé: *Chu pā a vindrə* «je ne suis pas à vendre». A quoi l'on répond sans aucune espèce de galanterie: *Tè vu pā atsətā, l'é rin dè katchyè' pò tè bətā* «je ne veux pas t'acheter, je n'ai pas de W-C pour t'y loger».

On ne tient pas toujours autant à indiquer les motifs de ses actions et démarches, que les autres sont curieux de les connaître. Aussi quand on vous demande *Pòrtchyè?* «pourquoi?», on répond: *Pò chin* «pour ça». Et si le curieux mal inspiré reprend, croyant faire de l'esprit: *Pò tchyin chin?* «pour quel ça?» (ou «pour quel saint?», car *chin* a les deux sens), on lui répond, jouant sur le double sens du mot *chin*: *Pò lə chin di grantè din* «pour le saint des longues dents».

Quand on reçoit la visite de personnes inconnues dans la localité, certains curieux, fort intrigués, demandent aux enfants de la maison: *Nəkoué vòj i jā, vār vò?* «qui avez-vous eu chez vous?» On leur répond:

Monchū «Nyon»

«Monsieur „Personne“

Kə kouə pā lè méjən.

qui court par les maisons».

C'est le «oudeis» du rusé Ulysse! On répond aussi comme plus haut:

I kuryā, on lə lou di pā, etc.

Quand deux interlocuteurs sont las de contester, l'un se met à dire: *È bin, vouèr' tə fārmè?* «eh bien, combien paries-tu?» L'autre — ou l'un des témoins — répond parfois: *L è lè tchyivrè kə fārmon* «ce sont les chèvres qui parient» (ou «qui portent», car le mot *fārmā* a les deux sens).

Quand on fait trop longtemps pour aller chercher quelque chose, on vous dit: *Tə l'ā fè, ou tchyè?* «tu l'as fait, ou quoi?»

Mais c'est parfois l'indiscret qui a le dernier mot. S'il demande par exemple: *Tchyè kə t'ā din ton panè?* «qu'as-tu dans ton panier?» et qu'on lui réponde: *òtchyè* «quelque chose», il rétorquera: *òtchyè l è na kàyə d'ōyə* «quelque chose c'est un caca d'oie». Mais si on a eu l'esprit de lui répondre: *d'la chēmīn dè kuryā* «de la semence de curieux», c'est lui qui est coi.

Si on lui répond: *Tòtè chouàrtè* «toutes sortes (de choses)», il vous dira: *Tòtè chouàrtè l è on cha dè patè* «toutes sortes (de choses), c'est un sac de chiffons».

Si à la question: *Yò tə vā?* «où vas-tu?», on lui répond *A kòtchyè pā*, il ne manquera pas de rétorquer: *A kòtchyè pā l è a la katchyèrə* «quelque part c'est au cabinet», comme on l'a dit plus haut.

Attrapes.

Avoir le dernier mot est plus facile encore, quand on a le goût de la mystification. Mettre dans le sac un camarade plus grand que soi, est pour l'enfant une vraie joie, un triomphe, parfois même une revanche, surtout si ce grand fait le malin. On lui demandera par exemple:

T'ā rinkontrā Djyan? «as-tu rencontré Jean?» — *Tchyin Djyan?* «quel Jean?» demande-t-il étonné. — *Chi kə t'ā tchyī din la man* «Celui qui t'a . . . fait dans la main», répond triomphalement le mystificateur.

Ou encore: *T'ā rinkontrā Lòrīn?* «as-tu rencontré Laurent?» — *Tchyin Lòrīn?* «quel Laurent?» — *Chi kə t'ā tchyī avò lè rin* «celui qui t'a . . . fait en bas le dos».

Ou encore, il demandera: *Tə vin avu mè du l'èkōūla?* «viens-tu avec moi, après l'école?» — *Yò?* «où?» demande l'autre étonné. — *Tsanpā la mārda avò lə ryò* «pousser la m . . . au ruisseau».

On aura remarqué que ces trois attrapes d'un esprit très gaulois sont rimées, ce qui contribue à assurer leur durée et leur succès.

Il en est de plus fines. Celle-ci par exemple:

Tə chá kə lə dantistə N. N. l è in prējōn? «sais-tu que le dentiste N. N. (ici un nom de dentiste connu dans la région) est en prison?» — *Pòrtchyè?* «pourquoi?» demande l'autre effaré. —

Páčhkə l a pà pu trér' la din dè Brò «parce qu'il n'a pas pu arracher la Dent de Broc».

Ou celle-ci dont on fait usage pour taquiner quelqu'un qui siffle, habitude fort courante chez nous, quand on se rend au travail, etc. *T'á na kòrdèta?* «as-tu une ficelle?» demande-t-on au siffleur. — *Pòrtchyè?* «pourquoi?» s'enquiert-il étonné. — *Pò tè nyà lə chubyè* «pour t'attacher le sifflet».

Une attrape assez courante est la réponse que l'on donne à celui qui vous dit *Tchyè?* «quoi?» — *Ta*, lui répond-on, achevant ainsi le mot *tchyèta* qui signifie «crotte», ou encore «très petite quantité de n'importe quel solide».

Il est assez fréquent aussi que l'on réponde à la question *Tchyint'āra l è?* «quelle heure est-il?» par: *Kār d'āra min vin* «quart d'heure moins vingt» ou encore *L'āra k'īrè yā a chtouj ārè* «l'heure qu'il était hier à ces heures (c.-à.-d. à cette heure)».

On le voit, ces réponses fixes dénotent surtout deux préoccupations: celle de ne pas se laisser tirer les vers du nez, et celle de se payer avec plus ou moins d'esprit ou de roserie la tête des autres. Inutile de dire que celui qui a été attrapé ne manque pas de se rattraper sur d'autres. Le truc est donc assez vite usé. On le laisse alors de côté pour un temps.. et ça recommence.

Plaisanteries.

On se connaît bien entre gens d'un même village, entre voisins surtout. On se taquine donc volontiers, comme en famille; on se plaisante, et la formule de certaines de ces plaisanteries a paru si bien trouvée qu'elle est restée fixe. Elle porte en général la marque de cet esprit caustique dont le campagnard ne se départit pas volontiers.

Voit-on quelqu'un s'étirer longuement, on lui dit: *Di vè, lə kouā vou ravələ* «dis donc, le prix du cuir va (veut) baisser» — *Pòrtchyè?* — *Páčhkə la pī dèj ānò ch'èšin* «parce la peau d'âne s'étend». Car en s'étirant ainsi, notre homme étend son «cuir» (*kouā* signifie «cuir» et «peau»). La quantité augmentant, le prix doit baisser! A Neirivue on dit dans ce cas: *Tə vou fér' a béchī lè bôtè* «tu veux faire baisser le prix des souliers».

Il arrive à tel distrait d'oublier de boutonner sa braguette. *Di vè, lə boutəkè chon kòtāyè vouè* «dis donc, les boutiques sont fermées, aujourd'hui», lui dit-on.

Si vous sortez votre porte-monnaie pour payer quelqu'un, ceux qui sont là vous taquineront en tendant vers vous une main suppliante et en vous disant sur un ton non moins suppliant: *Parin!* «parrain!», comme s'ils attendaient de vous des étrennes.

Si vous laissez tomber de l'argent par terre, on vous dit: *Chèna, mè ramàchèrì* «sème, moi je ramasserai». A Estavayer, on dit tout simplement: «Ça pousse».

Si vous toussiez, on vous dit: *Tuchə, mè kràtsèrì* «tousse, moi je cracherai».

Quand un mal élevé lâche en compagnie un bruit insolite, au lieu de s'excuser ou de rougir, il a parfois le toupet de dire à son voisin: *Tīrə ton chòhyò, pǎjò lə myò* «tire ton souffle, je perds le mien».

Un maladroit renverse-t-il sa tasse? On lui dit pour l'excuser: *Chin kə l è toumǎ l è dza bu* «ce qui est répandu est déjà bu».

Quand il s'agit seulement de boire une tasse de tisane, on prend parfois tout simplement, en famille, la tasse qui vient de servir à l'un de ses frères ou soeurs. Il vous la donne en vous disant: *Tǎ, l'i é pǎ léchī lè din* «tiens, je n'y ai pas laissé les dents». A quoi on peut répondre: *Bəyə pī, dīnchə charì tè chèkrè* «donne (seulement), ainsi je saurai tes secrets». On dit en effet par manière de plaisanterie que c'est ce qui arrive quand on boit dans la tasse de quelqu'un.

Quand on invite quelqu'un à dîner, on entend qu'il mange de bon appétit, et si la politesse veut que le convive fasse quelques façons pour bien se servir, elle veut — elle voulait surtout autrefois — qu'on le serve et le re-serve de viande malgré ses protestations. *Ma tò parè!* «mais tout de même!», s'exclame l'invité. — *Kan l è tò parè, l i a rin a rōunyī* «quand c'est tout pareil (c.-à-d. de la même grandeur), il n'y a rien à couper», répond avec un sourire le patron. Ou si l'invité voyant s'entasser dans son assiette une impressionnante quantité de bonnes choses s'écrie: *L è bon, l è bon!* «c'est assez! (c'est bon!)», on lui répondra: *L è kan l è bon kə n'in fǒ mé* «c'est quand c'est bon qu'il en faut encore».

Savez-vous comment on s'y prend pour demander un service? Le plus simplement du monde. On dit au voisin: *Vò mè rindrǎ pǎ on chǎrvuchò di kōu?* «vous ne me rendriez pas un service, par hasard (des fois)?» — *Dōu chə fǒ* «deux s'il faut», répond le voisin. A moins qu'il ne dise en souriant: *Pǎrtchyè pǎ, in chè bin rəkəmandīn?* «pourquoi pas, en se bien recommandant (c.-à-d. si vous vous recommandez bien à moi)?»

Pour le remercier, on dit: *Mǎrsì* «merci», ou *Vò rəmǎrhyò gayǎ* «je vous remercie beaucoup (fameusement)». A quoi celui qui vous a rendu service répond: *Pǎ dè tchyè i dzin k'on kònyè* «(il n'y a) pas de quoi aux gens qu'on connaît (c.-à-d. pas de quoi remercier)» ou simplement: *Pǎ dè tchyè* «pas de quoi». Si

l'on demande combien cela coûte et si le voisin répond que ce n'est rien, on lui dit alors: *Vò farì on kōū on pãrtè a vòşon pyin pò chin* «je vous ferai une fois un trou à votre bas pour cela».

Quand quelqu'un part en service, on lui dit pour le taquiner et faire entendre qu'il ne restera pas longtemps en place: *Di vè, fò tè bātā lā kāfē ou tsō?* «dis donc faut-il te mettre le café au chaud (en attendant ton retour)?»

Quand quelqu'un bronche ou s'achoppe à un seuil de porte, on lui dit: *Achū, Mayintsə, lè montanyè chon pã di prã* «lève le pied, Mayintse, les montagnes ne sont pas des prés». (*Mayintsə* est chez nous un nom de vache, et *achū* est le mot que l'on dit aux chevaux et aux vaches pour leur faire lever le pied pour passer un obstacle, un seuil d'écurie ou d'étable).

Quand on revient à la maison après être resté trop longtemps absent pour faire une commission, on vous dit pour rire: *Di vè, la vãrdzə møyè* «dis donc, la verge est à tremper», comme pour dire: c'est le moment de revenir, la verge est prête pour te punir d'avoir fait si longtemps.

Il arrive que les enfants, vivement intéressés par les récits et contes de la veillée, refusent d'aller dormir. *Aliñ! a dzò!* «allons! au perchoir (au lit)!\», leur dit la mère. *L è lə mòmīn d'alā hyōūrə pò lè budzōn* «c'est le moment d'aller clore pour les fourmis», c.-à.-d. d'aller au lit. *Dza?* «déjà?» geignent les enfants. *A chtouj ārè, lèj òji dè vòşən ādzò l'an, dza fi na panèrā dè kāyè* «à cette heure (à ces heures), les oiseaux de votre âge ont déjà fait un plein panier de fiente (tant il y a de temps qu'ils sont couchés)». Et la marmaille, la tête encore toute bourdonnante de récits fantastiques, d'histoires de revenants, quitte avec un regret mêlé de terreur le gros poêle de mollasse où elle s'était blottie silencieuse pour tâcher de passer inaperçue, et pour ne pas perdre un mot de tout ce qui se racontait.

Fudrì mädjyī dou réchōn è tchyī di lan dè cha kã «il faudrait manger de la sciure et faire des planches de sept quarts (ancienne mesure)», disait-on autrefois pour se plaindre de certains patrons qui trouvaient que les domestiques mangeaient trop et ne travaillaient pas assez.

Pour dire que quelqu'un est très avare, on dit: *Chərì pò rè mädjyī chin kə fã* «il serait pour re-manger ce qu'il fait (aux W-C)» ou *Chè rãhyèrì l'ou d'la tsanba pò şin santimə* «il se râclerait l'os de la jambe pour un sou». Ou encore *Chərì pò partadjyī lè mòtsètè* «il serait pour partager les allumettes».

Quand on se fourre les doigts dans le nez: *Di vè, tchyè kə tə vou fòrā, tè?* «dis-donc, que veux-tu doubler, toi?» Car ce geste peu élégant s'appelle *alā a la fòrìrə* «aller à la doublure».

Quand quelqu'un se gratte le derrière, on lui dit: *Di vè, la chô vou ravalâ* «dis-donc, le prix du sel va baisser», car s'il se gratte, c'est que ça lui démange, comme s'il avait du sel... quelque part.

Voit-on une petite femme arborer un grand chapeau? *Chinbyè na rāta dèj'on van* «elle a l'air d'une souris sous un van», dit-on en la voyant passer.

On pourrait allonger sans doute considérablement cette liste. Je m'arrête ici. Le peu que j'en ai dit suffira je crois à donner une idée de la richesse d'expression du patois gruérien, et de la tournure d'esprit bien romande de la population de La Roche.

Formules fixes recueillies à Épauvillers (Jura bernois).

Par Jules Surdez, Berne.

Réponses à certaines questions indiscretes.

Aux enfants qui demandent sans cesse: *Tyin?* «quand?», on dit: *Tyin k'an ètyóedrōn lé tchiəvr, tə sré l prəmiə bók dəvin* «quand on chassera les chèvres aux champs, tu sera le premier bouc devant».

Quand une grande personne demande à un enfant: *Lèvoué vè t?* «où vas-tu?», celui-ci répond parfois: *An lè tchées é rèt* «à la chasse aux souris».

Aux enfants qui demandent avec insistance ce qu'on leur a rapporté de la foire, on répond plaisamment: *Īn ran to nœē din ĩn véy sètchā* «un rien tout neuf dans un vieux sachet (de mendiant)».

Quand un paysan dit à un enfant: «C'est défendu de passer là», il s'entend parfois répondre: *A! èl ā défandu d pèsè lè? Antandu. È bĭn, mōuè, i lə rfan, i-z i pès to kontan* «ah! c'est défendu de passer là? Entendu. Eh bien, moi, je le «refends», j'y passe tout de même».

A un enfant qui répète sans trêve qu'il a faim, on finit par dire plaisamment: *T'é fin? T'é bĭn fin? Chur? È bĭn, tir tə l'anbrəy!* «tu as faim? Tu as bien faim? Sûrement? Eh bien, tire-toi le nombril!»

Quand un enfant entend — ou plutôt entendait — une personne demander à une autre: *Kél our āt é?* «quelle heure est-il?», il s'empressait parfois de répondre: *Èl ā l'our prədju, lè bét lè tyjə* «il est l'heure perdue, la bête la cherche». Autre réplique: *Lè dmé d mon tyu, trā kā chu l pətchū* «la demie de mon c . . ., trois quarts sur le pertuis».